Nous avons encore la chapelle à bâtir; nous espérons la bâtir l'été prochain.

Je ne sais pas si Monseigneur va me laisser longtemps; il est assez probable que je serai rappelé auprès des Cris. En tout cas, que je sois ici ou ailleurs, que je sois occupé à une chose ou à une autre, je suis toujours content.

Je n'ai point encore songé à regretter d'être venu dans ces missions.

Veuillez me pardonner le décousu de cette lettre; car je suis pressé, ayant à préparer mon petit bagage, pour partir demain de grand matin.

Veuillez avoir la bonté, mon révérend et bien cher Père, de prier pour moi le saint enfant Jésus pour que je ne sois pas au-dessous de ma vocation.

Votre tout dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

L. DOUCET, Prêtre, O. M. I.

PREMIÈRE LETTRE DU FRÈRE GUILLET CÉLESTIN AU R. P. TATIN.

Mission de Saint-Pierre au Lac Caribou, le 10 septembre 1875.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

... Que s'est-il passé au lac Caribou depuis que je vous ai écrit la dernière fois, il y a treize mois? Bien des choses assurément, et en réalité peu de choses, car la vie que nous menons ici est bien monotone. La télégraphie nous laisse bien tranquilles, les nouvelles du jour sont à peu près toujours les mêmes, la lecture des journaux est bientôt faite et les journées n'en sont que meilleures.

Vers la fin de l'hiver 1874, je fus envoyé pour couper

du bois de chauffage à 4 ou 5 milles de la mission, avec le plus âgé de nos orphelins. Nous avons pu couper et amener à la mission la valeur de 150 voyages à chiens. Nous partions chaque matin après les messes et nous ne revenions que le soir bien fatigués et harassés, ayant toute la passé journée les pieds emprisonnés dans d'énormes raquettes, car il y avait 6 ou 7 pieds de neige.

Un matin nous eûmes plus de misères que d'habitude. Nous étions sur le grand lac quand nous fûmes surpris par une *poudrerie* épouvantable ; à peine pouvions-nous voir nos chiens. Nous perdîmes notre route; le vent, balayant la neige, avait fait disparaître toute trace de chemin et, comme nous allions vers le nord, il nous jetait la neige au visage. Pendant que nous avancions, nous abandonnant à l'instinct de nos chiens, plus capables que nous de retrouver notre voie, un éclair formidable parut tout à coup et fut suivi aussitôt d'un coup de tonnerre épouvantable qui fit fendre la glace avec des craquements terribles. Je me croyais perdu, car remarquez que cet orage avait lieu par un froid de plus de 30 degrés. Nous errions au milieu du lac, heureusement une petite éclaircie nous permit de voir que nous nous écartions beaucoup, et enfin, après nous être remis dans la bonne direction nous arrivâmes à l'île, lieu de notre travail. Mais nous étions tout juste à l'extrémité opposée et il fallut la longer pour retrouver notre chantier. Nous fîmes notre charge et nous repartîmes à tâtons sans avoir rien mangé, car, ne pensant pas devoir être si longtemps absent, je n'avais pris aucune provision. Notre charge était moins considérable qu'à l'ordinaire; cependant je dus m'atteler avec mes chiens, à cause des bancs de neige accumulés par la tempête sur le lac, lesquels empêchaient nos traînes de glisser. L'obscurité nous fit encore faire trop de chemin, nous

dûmes nous arrêter pour respirer et il était fort tard quand nous arrivâmes enfin à la mission, à la grande joie des Pères, qui pensaient bien que nous avions dû nous égarer. Nous aussi nous étions contents; nous fûmes bientôt remis de nos fatigues lorsque nous eûmes réparé nos forces avec quelques poissons cuits devant le feu et quelques patates en robe de chambre, ce qui est un vrai luxe au lac Caribou. Cependant le lendemain, quand je voulus me servir de mon bras droit, je m'aperçus que je ne pouvais ni le tourner, ni le lever, il était démis au coude et le nerf depuis le coude jusqu'à la main était enflé; il fallut y faire des frictions de camphre, de teinture d'arnica, etc. Je souffris pendant huit ou dix jours; au bout de ce temps je pus recommencer à faire quelques petites choses, mais jusqu'au printemps il me fallut renoncer à tout travail un peu fort. Voyant arriver l'époque des travaux du jardin, tous les jours je demandais au bon Dieu de me guérir assez pour me permettre de faire les semailles et quand le moment fut venu, sans me préoccuper davantage, je pris mes outils et je travaillai, pendant un mois, du matin au soir, sans perdre une minute. Je m'en suis très-bien trouvé. Cela n'empêche pas qu'à chaque mouvement j'entendais craquer mon bras, et aujourd'hui encore il n'est pas entièrement remis, bien que je n'en souffre plus.

Je vous laisse pour aujourd'hui, mon révérend Père, il faut que je fasse mon souper. Tous mes moments entre les offices ont été pour vous.

Dimanche 17. — Voilà huit jours, mon révérend Père, que je conversais avec vous. Je viens aujourd'hui renouer cette conversation; je souhaite que cela ne vous ennuie pas trop. J'ai si peu de temps ! Sur la semaine je ne puis écrire; les occupations si multipliées auxquelles je me livre ne me laissent pas une minute, aussi ai-je

la main pas mal engourdie pour écrire le dimanche.

Vers la fin de juin les berges quittaient notre fort, emmenant le R. P. Gasté, qui allait visiter plusieurs postes et les évangéliser. Ce cher Père était resté neuf ans sans sortir du lac Caribou, sans mettre le pied dans les berges. Il se trouvait en compagnie d'un bourgeois catholique, M. Deschambault, qui le recevait à sa table; aussi a-t-il fait un heureux voyage avec lui. Son absence a duré deux mois. Le P. Blanchet et moi restions seuls à la mission. Pendant ce temps ce cher Père a fait la voûte de notre chapelle et lambrissé le fond du chœur; puis nous avons, à nous deux, scié le bois que j'avais coupé et amené ici pendant l'hiver. Après l'avoir mesuré, nous trouvâmes que nous avions 40 cordes, ce qui est une grande avance pour l'hiver. C'est pénible de voir ce cher Père travailler ainsi, il ne sait pas s'épargner... Pendant qu'il faisait la voûte, de mon côté je m'occupais à laver, raccommoder, empeser, repasser et plisser tout le linge d'église et nos vêtements, sans abandonner pour cela la culture des patates et le soin de nos jardins. Comme ces jardins sont situés sur le versant de la côte, j'ai dû faire des talus pour soutenir les terres. Si vous voyez jamais le plan de notre mission fait par le P. Blanchet, vous pourrez vous rendre compte de cela, car il a fait ressortir ce grand travail qui fait l'étonnement de nos pauvres sauvages et même des gens du fort. Cela me rappelle le haut et le bas jardin du Sacré-Cœur. Puis comme les jardins descendent jusqu'au bord du lac, l'eau étant très-haute ces deux années dernières, j'ai dû faire une immense chaussée pour l'empêcher de pénétrer et pour amortir le choc des vagues qui menaçaient de renverser la clôture; aussi n'ai-je pu dormir que quelques heures durant les nuits d'été.

Le dimanche 23 août, vers midi, nous vîmes les voiles

des berges. J'étais dans la cour avec nos orphelins et un grand nombre de sauvages; quand nous les aperçûmes ce furent de grands cris, des battements de mains, un va-et-vient général, une joie universelle. Vous ne pouvez vous imaginer l'impression que cela produit, mon révérend Père. Deux berges seulement, ce n'est pas grand'-chose, mais pour le pays c'est le plus grand événement, même pour les Missionnaires et peut-être encore plus pour eux que pour les gens du pays. Deux heures après les barques abordèrent au fort, et à notre grande joie nous pûmes embrasser le R. P. GASTÉ qui revenait en bonne santé. Ce bon Père avait reçu en présent pour la mission une génisse et deux porcs, véritable fortune donnée par M. Bellangé, bourgeois en chef du fort et du district de Cumberland, qui avait reçu et traité en prince le Missionnaire pendant son séjour dans ce fort. A son arrivée et à son départ le pavillon avait été hissé. Ce cher Père n'en revenait pas. Hélas! depuis quinze ans qu'il est ici, jamais il n'avait vu pareille démonstration.

C'est par le retour des barques que j'ai reçu votre lettre et plusieurs autres m'annonçant divers envois, entre autres celui d'un petit harmonium. Les animaux donnés par M. Bellangé me créeront un surcroît d'occupations. Après les avoir installés, je fus envoyé en canot, avec un sauvage, à plusieurs lieues d'ici pour chercher du foin. Nous eûmes de la peine à en trouver, l'eau était très-haute, le foin était submergé. Il me fallut un mois, c'est-à-dire jusqu'à la fin de septembre, pour en trouver en quantité suffisante pour faire hiverner durant huit mois notre petite génisse de deux ans. Moi qui n'avais jamais touché une faux, je dus faucher dans les marais ayant de l'eau jusqu'aux genoux et quelquefois davantage, restant ainsi des journées entières dans une eau glacée, car la glace se forme dès le mois de

septembre. Aussi ai-je été pris, à la suite de ce travail, d'un mal de gorge qui a duré jusqu'à la Toussaint. Dès que les foins furent finis, tout le monde se mit à la récolte des patates; jamais elle n'a été plus belle que cette année; nous en recueillîmes quarante barils. Le R. P. GASTÉ, en reconnaissance, a célébré une messe d'action de grâces. Nous récoltâmes aussi quatre barils de navets, deux de carottes, cinq de choux de Siam et d'autres magnifiques choux dont quelques-uns avaient *pommé*. J'en conserve encore un peu. Quant à la salade, nous l'avons épuisée il y a peu de temps. Notre pêche d'automne a aussi été fort bonne : 3 000 pièces à la *pente* pour nos chiens. Ceux de ces animaux que nous avons ici sont de la race des chiens esquimaux, lesquels sont excessivement carnassiers. Nous devons prendre les plus grandes précautions pour n'avoir pas de mauvaises affaires à cause de leurs méfaits et encore ne pouvons-nous toujours réussir. Aussi, par suite d'une scène de férocité à laquelle ils avaient pris part, avons-nous abattu trois de ces animaux. Tous auraient dû y passer, mais que devenir sans eux dans ce pays où leur concours est indispensable pour les voyages et les approvisionnements? Ils constituent une véritable fortune et sont pour nous comme les bœufs et les chevaux pour les fermiers.

L'automne s'est prolongé cette année bien au-delà du temps ordinaire. La glace n'a commencé à être solide que six ou huit jours après la Toussaint, mais à partir de ce moment jusqu'à ce jour nous avons eu de grands froids sans discontinuer. L'hiver est extrêmement rigoureux, le vent du nord souffle sans cesse et nous avons toujours de 40 à 50 degrés de froid. Tout en craque, il se fait des détonations sur le lac comme dans une batterie de canons.

Notre pêche sous la glace a été peu abondante, nous

n'avons pris qu'un millier environ de pièces et il nous en fallait au moins 3 000. Au moment où nous étions menacés de *jeûner*, le bon Dieu a envoyé les Caribous dans ces parages dès le commencement de l'hiver. Ordinairement on ne les voit que vers la fin de cette saison et encore viennent-ils en petit nombre. C'est le sixième hiver que je passe ici et j'en ai vu, en huit jours, plus que pendant les cinq hivers précédents; j'en ai compté plus de 1 200 un jour que je me trouvais en voyage.

Lorsque la glace fut assez forte, j'entrepris d'aller chercher le foin que j'avais fauché précédemment, ce fut l'affaire d'une quinzaine de jours. Peu de temps après arrivèrent ceux de nos sauvages qui viennent chaque année, vers cette époque, nous apporter des provisions de viande sèche et de graisse. Ils avaient peu de chose, et encore leurs vivres étaient gâtés en partie. Ces sauvages ne restèrent que deux jours et regagnèrent leur camp. Mais comme ils avaient plusieurs malades, ils demandèrent le Prêtre pour les visiter. Le R. P. Gasté dut s'y rendre, il me prit pour l'accompagner et aussi pour conduire les chiens afin qu'il pût se faire traîner une partie du trajet, car le camp où nous nous rendions était au moins à 50 lieues au nord de notre résidence.

Le 1er décembre, de grand matin, nous laissâmes seul pour une huitaine de jours le R. P. Blanchet, et, ayant fait monter le R. P. Gasté sur la *traîne*, je pris la conduite de la caravane. Nous étions en compagnie de vingt-cinq sauvages. Au bout de deux jours et une nuit, nous arrivâmes au camp, où se trouvaient réunies quarante à cinquante familles. Comme depuis quelques années la mort ne cesse de faire des ravages parmi les hommes, nous trouvâmes un grand nombre de veuves et encore plus d'orphelins. Si vous aviez vu comme nous, mon Père, ce camp de sauvages montagnais, assurément votre cœur eût été navré

comme le nôtre. Que de misères, et comme cela faisait pitié ! La coqueluche avait atteint tous les enfants et de tous les côtés nous n'entendions que cris, que gémissements. Le R. P. Gasté fit beaucoup de baptêmes et de mariages, il entendit beaucoup de confessions et administra les derniers sacrements, aux plus malades. Depuis lors un grand nombre d'enfants et d'adultes sont morts, trois ont été gelés, deux d'entre eux avaient été abandonnés.

Après deux jours passés dans ce camp, nous reprîmes le chemin de la mission. Ma traîne était un peu encombrée par les vivres que nous emportions, de sorte que le R. P. Gasté n'y put prendre place que de temps en temps. Ce voyage le fatigua beaucoup ; il n'avait pu dormir pendant les deux nuits passées au camp ; il les avait employées auprès des malades et des affligés pour les consoler et les encourager. Un sauvage vint avec nous pour nous servir de guide. Nous quittâmes le camp le 5 décembre au matin et nous n'arrivâmes à la mission que le 7. Nous ne nous étions cependant arrêtés que pour manger. Nous n'avons pas campé une seule fois ; jour et nuit nous marchions, car nous voulions arriver pour la fête de l'Immaculée Conception. Nous étions exténués de fatigue, de faim et de froid. Pourtant, dès le lendemain, bien que j'eusse fait tout le trajet à pied, j'étais frais et dispos, tout prêt à recommencer, s'il l'eût fallu ; mais le R. P. Gasté pendant plusieurs jours dut garder la chambre.

Le lendemain de la fête je commençai à *bûcher* et à transporter le bois de chauffage avec le sauvage qui nous avait accompagnés et qui demeura avec nous jusqu'après Noël, il s'en retourna avec les sauvages qui étaient venus pour cette belle fête.

Vers la même époque je fus envoyé à un camp montagnais pour chercher des vivres. Au moment de mon arri-

vée, vers dix heures du matin, je m'aperçus que plusieurs loges s'étaient réunies et qu'on avait disposé des robes de caribou, des couvertures pour faire les prières que les sauvages font ordinairement le dimanche. Ils ne me laissèrent pas le temps de respirer et me dirent tout de suite : « Tu vas commencer à prier pour nous, nous t'attendons. » Je me mis aussitôt à commencer la grande prière en sauvage et le chapelet; on chanta ensuite quelques cantiques suivis de prières particulières. Cette cérémonie dura environ une heure ; tous ceux qui savaient lire avaient en main leur livre de prières et de cantiques. Après cette cérémonie il y eut un repas fraternel, je dus payer le thé. Je les égayai beaucoup, aussi riaient-ils à gorge déployée. Le soir, je m'enveloppai dans mes couvertures pour prendre un peu de repos, car je devais repartir de grand matin. Cette journée du 27 décembre fut extrêmement froide, nous avions au moins 45 degrés de froid, la fumée ne pouvait monter, nous en étions aveuglés; en arrivant au camp je me gelai le nez, les pommettes des joues et le front. Le 28, dans la nuit, je me levai pour faire mes préparatifs de départ; je chargeai ma traîne de viande, et après la prière et le déjeuner je me remis en route. J'étais seul avec un sauvage; nous avions vent arrière, par bonheur. Vers deux heures, nous fîmes un peu de feu et nous dînâmes; puis, étant repartis à la course, nous arrivâmes vers le milieu de la nuit à la mission. J'avais marché ou plutôt couru pendant plus de 12 heures. On compte environ 25 lieues de la mission à la place occupée par les sauvages.

Peut-être, mon bien cher Père, serez-vous surpris que je puisse résister à ces fatigues, vous qui m'avez vu si frêle. Depuis que je suis dans ce pays, le bon Dieu m'a accordé beaucoup de force et de courage, j'en suis moi-même tout à fait surpris, et mes Supérieurs le sont aussi

quand ils se rappellent mes premières années de séjour. Je crois vraiment que je suis là où le bon Dieu me voulait. Aidez-moi, mon révérend Père, à lui en rendre mille actions de grâces. Je suis si heureux d'être ici attaché à son service que je ne voudrais changer pour rien au monde, à moins d'y être contraint par l'obéissance.

J'ai dû renouveler mes voyages pour nous procurer de la viande pendant quatre semaines. Pendant tout ce temps je n'ai couché que trois fois à la mission, j'ai passé les autres nuits dehors, et par les froids les plus rigoureux. Je puis vous assurer que j'ai eu souvent bien froid, extrêmement froid, et un froid dont vous ne pouvez avoir une idée, car les plus grands froids de France comparés à ceux-ci sont comme le jour et la nuit. Parfois il m'arrivait de ne pouvoir dormir, car je ne pouvais me réchauffer dans mes couvertures toutes remplies de neige et de glaçons. Le 15 janvier, surtout, la température a été extraordinairement rigoureuse; notre respiration était bruyante. Cette nuit nous n'osâmes pas nous coucher, dans la crainte de nous geler. Pendant tous ces derniers voyages j'étais avec les gens du fort. Une seconde fois je me gelai la figure, et un soir, en arrivant à la mission, au moment où je dételais mes chiens, en moins de deux minutes je me gelai encore tous les doigts. Quand je rentrai à la maison je souffrais tellement, que je fus sur le point de perdre connaissance. Mes doigts étaient profondément gelés, et au moment où je vous écris ils font peau neuve. Je souffris beaucoup pendant huit jours, mais je passai deux jours seulement sans travailler, et à force d'enfler, ces pauvres doigts sont enfin sur le point de guérir. Vous voyez, mon révérend Père, que les épines du Nord piquent très-fort quelquefois. Dieu merci, mon cœur n'est pas encore gelé, ni *entre-gelé;* j'espère, avec

la grâce du bon Dieu et vos charitables prières, qu'il ne gèlera jamais.

Maintenant que tous ces voyages viennent de finir, je m'occupe de bûcher et de transporter le bois de chauffage. Nous avons continuellement trois feux à entretenir, et je vous assure qu'une corde de bois par jour ne suffit pas pour les mois de novembre, décembre, janvier et février. Je suis donc, comme vous voyez, grand approvisionneur et chauffeur de la mission Saint-Pierre du lac Caribou ; c'est autre chose que le calorifère du Sacré-Cœur. Quand je vais être un peu avancé pour le bois, je couperai des pieux pour commencer un grand enclos pour nos bestiaux ; nous en attendons encore pour l'été prochain, ainsi que des poules, car nos poules ne sont point encore remplacées. Je vous assure que je me trouve bien privé de ces chères poules... Il est donc vrai que je n'entends plus le chant du coq et le caquet des poules ; quand donc reviendront-elles ? Malgré moi, j'en parle souvent. Oh ! des poules au lac Caribou.....

24 *janvier* 1816. — Les lettres vont partir. Adieu, mon révérend et bien cher Père. Que Marie Immaculée prenne sous sa garde ces lignes afin qu'elles vous parviennent !

Cél. GUILLET, O. M. I.

SECONDE LETTRE DU F. GUILLET (CELESTIN) AU R. P. TATIN.

Mission de Saint-Pierre au lac Caribou, le 25 janvier 1876.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE TATIN,

... Que pourrai-je donc vous dire qui puisse vous intéresser un peu, notre vie étant si monotone, qu'elle offre